

A lire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 6-7

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

À LIRE

Un bonheur complet

Françoise Matthey,
La Première Parole
Ed. Intervalles, 84 p.



Une des quadrichromies de Caline Fauve.

(mh) – Révélation, découverte, bonheur de lire de tout son être, de vibrer de tous ses sens, la lecture n'offre pas toujours ces plaisirs-là. Mais quand ils arrivent, quelle délectation ! La dernière publication des Editions Intervalles l'est à plusieurs niveaux. Plaisir du toucher d'abord, sensation granuleuse au bout des doigts, présence vivante du papier. Plaisir de l'œil ensuite, qui s'arrête sur la première des cinq illustrations dues au talent de Caline Fauve. Plaisir du corps enfin qui plonge tout entier dans le récit poignant, beau comme un jour nouveau, de Françoise Matthey.

La première parole, c'est le voyage d'une femme à la recherche de son identité, voyage à travers les éléments, mais aussi à travers les âges. L'enfance de Pétrouchka, protagoniste de ce récit poétique, est tout entière marquée par l'eau, la rivière au bord de laquelle elle vit, le canal qui «réculte toutes les larmes de tous les cimetières» et qui «canalise toute la souffrance du monde». Car le voyage est aussi une souffrance, la vie côtoie la mort, celle d'une vieille femme que l'enfant ne fait que soupçonner mais qui annonce celle, déchirante, du père.

Mais la vie est plus forte que la mort, l'air et le feu accom-

plissent leur œuvre purificatrice et la recherche de la terre, «celle qui nous dépasse et nous constitue», peut aboutir: «La vie prend la parole.»

Le récit de Françoise Matthey révèle une écrivaine, une grande écrivaine même, au souffle poétique puissant, à l'image juste, à la parole vraie. Dès les premiers mots, on tombe sous le charme, on subit l'envoûtement, on se laisse emporter par les événements – les éléments.

A la beauté du texte s'ajoute celle des illustrations, des quadrichromies réalisées par Caline Fauve. Si Françoise Matthey nous livre ici sa première œuvre, il n'en va pas de même pour l'artiste peintre, qui a exposé ses toiles à travers le monde entier. Sa renommée semble pourtant mieux établie à l'extérieur des frontières que dans son pays d'origine. Les lithographies réalisées pour *La Première Parole* sont d'une exquise délicatesse et d'une sensibilité rare, en harmonie parfaite avec le texte, qu'elles prolongent comme pour mieux le faire durer.

Un livre à lire et à regarder. D'urgence !

Romandes en écriture

Femmes écrivains suisses de langue française, choix de textes présentés par Doris Jakubec en collaboration avec Daniel Maggetti, *Solitude surpeuplée* Dossier Pro Helvetia, Ed. d'En Bas, 215 p.

(pbs) – Une anthologie à toujours quelque chose de subjectif, et nul ne le sait mieux que Mme Jakubec, directrice du Centre de recherches sur les lettres romandes à l'Université de Lausanne. Elle a choisi une trentaine de femmes, toutes vivantes (à fin 1989), en excluant les poétesses, à part une ou deux, dont Anne Périer, et les voyageuses comme Ella Maillart et Laurence Deonna, dont les œuvres lui paraissent moins personnelles; je ne suis pas sûre d'être d'accord avec elle sur ce point.

Dans une brève et dense introduction, elle rappelle qu'au XIX^e siècle des Romandes ont



écrit pour dénoncer l'oppression sociale et la misère. Mais au début du XX^e siècle, les femmes ont commencé à écrire pour se dire elles-mêmes, «pour vivre plus, mieux, vrai». Aujourd'hui, les femmes écrivent pour témoigner, c'est le stade de l'autobiographie, ou bien elles recourent à la fiction pour «transposer la vie, sa multiplicité et ses mouvances». Parfois, les plus jeunes, «après cinquante ans de féminisme et vingt ans de prise de parole des femmes, sont capables de dégager une forme comique d'expression littéraire».

Ces pages choisies, environ cinq par auteure, ont été groupées sous quatre thèmes: «Enfances», «Sous le regard de l'autre», «Aimer», «Mourir». Le titre du recueil, *Solitude surpeuplée*, exprime ce qui semble être le trait commun à ces textes, qu'on ne peut résumer individuellement: ils disent une difficile recherche d'identité. Difficile face au poids des images de la mère et de la grand-mère. Difficile parce qu'on se sent «seule à être seule» (Y. Z'Graggen).

Quelques lignes de biographie permettent de situer chaque auteure: âge, formation, profession, etc. Mais surtout on a recueilli quelques lignes où chacune confie ses raisons d'écrire. L'une d'elles a beau dire, citant Stevenson, «l'œuvre est une surface, ce qu'il y a dessous échappe», ces notes personnelles, mises bout à bout, éclairent la volonté commune des Romandes de se trouver par l'écriture, d'apprivoiser le monde en approfondissant la relation «entre soi, l'écriture et le vécu» (M. Laederach). C'est parce qu'elles ont une vocation d'écrivain qu'elles écrivent, et non parce qu'elles sont femmes, même si la femme est au cœur de tous leurs textes.

Le pouvoir des couvents

Yvonne Turin,
Femmes et Religieuses au XIX^e Siècle: le Féminisme «en religion»
Ed. Nouvelle Cité, 1989, 333 p.

(pbs) – Passionnante étude d'une historienne qui se fonde sur les témoignages personnels des religieuses elles-mêmes: essentiellement des correspondances retrouvées dans les archives de quelques couvents du centre de la France. Cette étude renverse quelques idées reçues, entre autres l'image traditionnelle de la femme cloîtrée.

Dès après la Révolution s'est épanouie spontanément en France une floraison de couvents de femmes, créés par des femmes. Elles ont trouvé dans le cadre ecclésial un appui assez souple pour développer leurs propres projets et jouir d'une autonomie qu'elles n'auraient pu conquérir nulle part ailleurs dans la société de l'époque.

Avec l'accroissement rapide de leurs effectifs, avec l'augmentation de leurs moyens, à coups d'économies sou par sou, quelques-uns de ces couvents sont devenus de véritables pouvoirs dans la ville ou la région. Ils se sont imposés surtout par l'efficacité des services qu'ils assuraient en l'absence de toute autre assistance sociale: écoles pour filles, hôpitaux, asiles d'aliénés, orphelinats pour les enfants trouvés, plus tard même création de missions outre-mer.

Quelques-unes des supérieures des congrégations féminines ont été de véritables chefs d'entreprise, gérant des dizaines de maisons, étendant leur pouvoir personnel – souvent très autoritaire – sur des centaines de femmes.

La prise de pouvoir par ces couvents s'est généralement manifestée par la construction de bâtiments de bonnes pierres, dont l'existence contribuait aussi à garantir leur indépendance envers l'autorité civile et la hiérarchie de l'Eglise.

A la fin du XIX^e siècle, la laïcisation graduelle de la société a obligé les congrégations de femmes à redéfinir leurs conditions d'existence et leur rôle dans la société.

L'amour sous le voile

Rosemary Curb et Nancy Manahan,
Ma Sœur, mon Amour
Ed. Geneviève Pastre
Coll. les Octaviennes, 1990,
267 p.



Rosemary Keefe Curb, 1963.
(Photo: Terry Keefe, le père).



Nancy Manahan, 1967.

(et) – Même si elle est bien cachée, vœu de chasteté oblige, il y a une vieille tradition du sexe dans les couvents. Glisser sous la couette de son confesseur n'est certes pas très convenable. Cela prouve cependant que les sœurs sont aussi chair et c'est plutôt rassurant. Mais tromper à la fois son divin époux et les hommes sous prétexte que (...) « multiplié par quinze, (un homme) arrive à peine à la cheville d'une seule femme », c'est carrément subversif. Il faut dire que l'homosexualité féminine a toujours eu mauvaise presse. Dans les milieux conventuels comme dans le quotidien de Mme Tout-le-monde. On n'en parle

pas. C'est pourquoi les témoins de Rosemary Curb et Nancy Manahan découvrent avec stupeur que ce qu'elles vivent porte un nom. L'appellation lesbienne contrôlée ne les concerne pas *a priori*. Elles font plutôt état de leur perplexité et de leur sentiment de culpabilité face à ce qui leur arrive et elles se taisent. Ce n'est pas le cas des deux auteures, des intellectuelles américaines qui ont jeté voile et scapulaire pardessus les remparts. Elles ont connu l'enfer vécu par les religieuses lesbiennes outre-Atlantique. Elles en parlent. Et croyez-moi, leurs propos n'ont rien d'un délicieux libertinage.

Deviennent-elles épouses du Christ parce qu'elles rendaient déjà, consciemment ou non, hommage à Sappho? Ou est-ce le couvent, en jetant l'anathème sur les amitiés particulières – entendez par là toute relation privilégiée entre deux religieuses, sans connotation érotique avouée – qui favorise l'explosion de sentiments aussi violents? Les auteures ne répondent pas à ces questions de façon explicite. Elles ont néanmoins eu le courage de briser un silence historique et dénoncent dans la foulée le fond terriblement patriarcal, élitiste et raciste de l'Eglise catholique américaine dans les années soixante. Dommage que de leur témoignage transpire un certain esprit US, pas vraiment apprécié de ce côté-ci de l'Atlantique, au détriment d'une analyse plus pointue qui aurait cerné de près la « lobotomie spirituelle » et la « réclusion psychologique » pratiquées dans les couvents américains.

Déracinée

Anny Gabor,
Les Fleurs de Pavot
se sont couchées
Ed. Zoé, 1990, 80 p.

(srl) – Une famille hongroise qui s'exile en Suisse lors des événements de 1956, l'apprentissage d'une nouvelle patrie et les souvenirs poignants de l'ancienne, saveurs et parfums, émotions perdues...

Une jeune fille belle et douée, la sœur de l'auteure, qui sombre dans la maladie psychique jusqu'au point où on n'en revient pas, abîmée par

une éducation mortifère... Deux histoires qu'Anny Gabor a choisi de réunir en une, et c'est peut-être dommage, car le lien entre les deux reste problématique, alors que l'une et l'autre valaient un livre.

« Les fleurs de pavot se sont couchées pour toujours »: cette phrase d'une tristesse infinie, qui donne son titre à l'ouvrage, Anny Gabor l'écrit au moment où elle raconte la fuite de Hongrie dans un wagon blindé autrichien; elle aurait pu l'écrire, aussi, pour décrire le déracinement de sa sœur du monde des vivants. Mais existe-t-il vraiment un rapport entre ces deux arrachements, que l'auteure restitue dans un style à la fois sobre et touchant?

Peut-être, mais Anny Gabor ne le montre pas vraiment. Encore une fois, dommage, car le livre témoigne d'une sensibilité profonde et d'un talent certain.

La mort volontaire

Claire Lise Mose et Sylvie Blum Moulin
Désespérance: Recherche sur la Tentative de Suicide
Ed. IFS, Coll. Annales N° 27,
1989, 172 p.

(bpv) – Faire une recherche d'études sociales sur la tentative de suicide est tant à l'âge où on se lance dans la vie professionnelle et où on cherche le sens de sa propre vie. Les auteures ont rencontré Ariane, Alain, Daniel et Hubert, dont les témoignages sont transcrits et analysés thématiquement: relation au père et à la mère, relation à la famille et chacun de ses membres, milieu éducatif, religion, projets, affections, étapes biographiques (enfance, adolescence, crise d'identité, puberté, sexualité, scolarité, études, profession...) pour finir par la ou les tentatives de suicide (scénario, éléments déclencheurs, sens, utilité, récurrence...). Une approche psychologique et individuelle!

L'étude m'a paru intéressante et offre quelques pistes de réflexions supplémentaires dans le domaine en somme assez tabou de la mort volontaire pour aider à la prévention ou à l'aide après une tentative ratée. Utile mais déprimant.

Maternité: le revers de la médaille

Patricia Romito,
La Naissance du Premier Enfant
Delachaux & Niestlé, 280 p.

(pbs) – Au départ de cette recherche, qui a valu à Patrizia Romito un doctorat à Genève, le désir d'étudier la dépression que, semble-t-il, jusqu'à 80% des femmes éprouvent après la naissance de leur premier enfant. L'hypothèse de travail: montrer qu'à côté des raisons médicales, rares en fait mais généralement seules invoquées, il s'agit avant tout de raisons sociales. En cours de route s'est développée la conviction qu'il n'y avait pas de raison de privilégier arbitrairement ce moment de la vie des femmes. On débouche ainsi sur une analyse globale et très originale de la maternité, mais de la maternité dépouillée de l'aura dont on la pare, la maternité dans ce qu'elle a de plus concret et quotidien. En fait, le revers de la médaille. Non pas pour nier les joies de la maternité, mais pour la démythifier, pour distinguer entre les sentiments de la femme pour son enfant et la maternité-institution, pour voir comment réduire le décalage entre l'attente des femmes quant à la maternité et la réalité avec laquelle elles doivent se contenter: manque de temps et de sommeil, peu d'aide du mari, modification des relations entre les époux, etc.

Un domaine qu'on pouvait croire déjà étudié de manière exhaustive, mais qui est approché dans une nouvelle perspective. Une étude intéressante aussi quant à la méthodologie dans la recherche psychosociale, particulièrement auprès des femmes et de leur « travail » familial. Une étude importante lorsqu'on discute assurance maternité ou congé maternité.

Exhumer grand-mère

Paule d'Arx,

Les Travaux et les Jours d'Elisabeth

Ed. Cabédita, Coll. Archives vivantes, 155 pages

(et) – Quand l'avenir paraît incertain, la tentation est grande de se réfugier dans les valeurs du passé. A cet égard, les traditions liées à la terre sont exemplaires. On exhume ainsi à tour de bras le vécu des paysannes d'autrefois. On réhabilite le rôle qu'elles ont joué dans les campagnes, en passant comme chat sur braise sur leurs conditions de vie, souvent effroyables.

Après le Musée d'ethnographie de Genève, qui a consacré récemment une exposition* aux paysannes du Valais, c'est au tour de Paule d'Arx de dépoussiérer la mémoire de son arrière-grand-mère. Elle cerne doucement, avec une tendresse infinie, tous ces petits riens dont la somme «fait» une vie. Née vers le milieu du siècle dernier dans l'Emmenthal, Elisabeth suit son mari Jacques dans le vallon de Saint-Imier, où elle passera le reste de sa vie. Dommage que l'auteure ne nous dise pas quelques mots sur la manière dont s'est adaptée la jeune Emmenthaloise à son nouveau milieu «welsch»... Ce qui frappe, c'est la similitude entre tous ces destins de femmes: de Saint-Luc à Tramelan, elles triment comme des bêtes et vieillissent au rythme de leurs nombreuses maternités. Elisabeth a traversé sa propre existence sur la pointe des pieds, berçant un chagrin, pansant un bobo, raccommodant le linge au fil des jours et des nuits. «Ni repos, ni loisirs, ni vacances. Le travail était ton seul divertissement, Elisabeth», rappelle l'auteure dans l'une des trente lettres qu'elle adresse à son aïeule.

Au-delà de l'histoire d'Elisabeth, Paule d'Arx reconstitue aussi certaines pages peu connues de l'histoire suisse. Saviez-vous, par exemple, que les impôts directs ont été introduits dans les années quinze seulement? Cette mesure rencontra d'ailleurs plus que de la réticence du côté des paysans d'alors, qui voyaient d'un mau-

vais œil le maire voleur – non, Elisabeth, prévaricateur... – les dépouiller de leurs maigres biens. L'auteure raconte également la terrible grève qui a secoué le pays, la révolte des travailleurs en butte aux exactions des «princes» et l'engagement du fils d'Elisabeth aux côtés des plus démunis. C'est d'ailleurs à la faveur d'une conversation sur Vincent, qui aurait eu 100 ans en 1984, qu'elle eut soudain envie d'en savoir plus sur Elisabeth, dont son grand-père parlait avec tant de respect...

* Cf. FS août/septembre 1989

En bref

• **Sylviane Roche,** *Le Salon Pompadour*, Editions Bernard Campiche, 121 pages.

Tout un destin de femme du début de ce siècle scellé dans la concision et la densité d'un premier roman. Vertige des années qui passent et façonnent d'inévitables trajectoires.

• **France-Line Genêts,** *Quartiers d'Eté*, Editions Bernard Campiche, 98 pages.

Brossés par petites touches impressionnistes, par effleurements successifs, amour et haine se disputent tragiquement le premier rôle sous la plume d'une jeune écrivaine biennoise dont c'est aussi le premier roman.

• **Thierry-Gildas Gex,** *Trace utile*, Editions Poésie vivante, Genève, 53 pages.

Des fractures de la vie – ici la mort du père du poète – jaillissent parfois les plus beaux accents d'amour...

• **Amalita Hess,** *Pour toi des chemins de soie*, Editions du Casetin, 60 pages.

De cette auteure fribourgeoise, un deuxième recueil de poèmes né du désir de communiquer à l'autre «ce souffle intense de vie». Un langage frémissant qui ravive les couleurs du temps.

L'empreinte de St. Thomas

Gertrud Heinzlmann,

Donna nella chiesa: problemi del femminismo cattolico

Ed. Xenia, 288 pages

«La femme est sujette à l'homme par la faiblesse de sa nature et par la force de l'esprit et du corps qui est propre à l'homme», a écrit le «Doctor Angelicus». La doctrine thomiste n'a pas fini de faire des dégâts dans l'Eglise catholique.

L'essai de Gertrud Heinzlmann est présenté sur la jaquette comme un véritable «J'accuse», que cette traduction en italien rend accessible à un public plus que tout autre marqué par la tradition catholique de l'exclusion des femmes.

COURRIER

Sida: aviser le/la conjoint-e?

Comme vous avez abordé le sujet sida dans votre numéro de mai 1990, je voudrais vous communiquer mes idées. Nous sommes bien d'accord qu'il faut lutter contre ce fléau. Mais?

Tout dernièrement, consciencieusement de cela et fort curieuse, je demande par écrit à Aidshilfe beider Basel, Claragraben 160, 4057 Bâle, s'ils m'aviseront au cas où ils apprendraient que mon mari serait séropositif. Sans se compromettre, ils m'ont envoyé par retour du courrier une brochure sur les devoirs de discrétion des médecins, sans lettre d'accompagnement, sans signature, sans rien, mais c'était cependant une réponse fort claire.

Alors, je ne comprends pas, car s'il faut lutter, peut-être faudrait-il en première ligne aviser le conjoint ou la conjointe ou le compagnon ou la compagne du ou de la malade. Car je ne pense pas que chaque individu avise ses proches.

J'ai la chance (?) que nous n'ayons depuis longtemps plus de rapports sexuels mon mari et moi, mais je pense que nombre de couples en ont encore au moins épisodiquement et il ne faut qu'une fois pour être contaminée.

Je serais fort heureuse d'avoir votre avis à ce sujet.

Marthe Bolle, Riehen

Mari fantôme

A propos du jugement du TF concernant la demande de divorce d'une Saint-Galloise dont le mari était trop absorbé par son travail (cf. p. 8 de ce numéro de FS).

Permettez-moi de vous faire part de ma satisfaction (...) Je félicite cette jeune femme d'avoir affronté la justice comme elle l'a fait et d'avoir ainsi fait reconnaître sa dignité et sa sensibilité, en mettant en cause son mari, un drogué du travail. Je suis certaine que c'est là le lot de beaucoup de femmes divorcées.

Que la justice fédérale reconnaisse enfin que la famille n'est pas une cellule économique, mais sociale avant tout, voilà un grand pas de fait.

Josiane Karlen, Sierre

COOPÉRATIVE

«LA BOITE»

rue des Régionaux 11

2300 La Chaux-de-Fonds

La Chaux-de-Fonds est une ville à 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer...

Nous avons encore 4 chambres et un espace de travail libre dans une vieille usine d'horlogerie. Contactez-nous!